



HAL
open science

Saint-Dizier 2020

Mathias Rollot

► **To cite this version:**

| Mathias Rollot. Saint-Dizier 2020. Châtelet-Voltaire, 2014, 979-1-09019-826-5. hal-01851252

HAL Id: hal-01851252

<https://hal.science/hal-01851252>

Submitted on 5 Jun 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.





Saint-Dizier 2020
Projet de ville

Cet ouvrage est publié
avec le soutien de la
DRAC Champagne-Ardenne



Nous remercions la Mairie de Saint-Dizier
et le Studio Carme Pinós
de nous avoir autorisé à publier les esquisses de leur projet.

Mathias ROLLOT
Saint-Dizier 2020
projet de ville



CHÂTELET-VOLTAIRE



Vue aérienne des abords de la Marne

Avant-propos

Après une enfance à escalader les châteaux d'eau bragards¹ pour y découvrir les secrets cachés de la ville, les études m'ont amené quitter la Haute-Marne pour d'autres territoires. Saint-Dizier et ses paradoxes se sont alors éloignés de moi, et la ville bientôt m'est apparue sous un jour nouveau : comme un milieu habité, fier de son territoire, mais incapable d'en expliciter les qualités. Depuis toujours je sentais bien que tous me répétaient avec force leur amour pour la ville sans pouvoir m'expliquer les raisons de cette admiration, mais il a fallu que je parte pour m'en rendre compte, et mettre en mots ce ressenti. Et j'ai alors aussi compris que ceux qui habitent pensent toujours être les seuls à avoir le droit d'émettre des jugements négatifs sur leur territoire. Mon départ m'avait transformé en étranger, et il ne me restait comme seule possibilité de vanter la beauté du lieu, au risque sinon de me mettre à dos tous mes proches.

1 de Saint-Dizier, dont les habitants s'appellent les Bragards

Paradoxalement, mon entourage rejetait avec mépris toutes les nouvelles réalisations architecturales, le Vert-Bois ne lui apparaissait que comme un nœud de problèmes sociaux insolubles et les travaux d'urbanisme lui étaient étrangers, lointains. La nature environnante ne l'intéressait que peu et la poésie de la Marne et de ses jeux lui semblait complètement hors propos. Il est vrai que les crises économiques et identitaires des dernières années ont donné à voir d'autres hiérarchies d'importance. Mais tout de même, hors de la réhabilitation du théâtre et de la réfection du centre ville, aucune des initiatives portées par la municipalité ne semblait avoir de prise sur les avis. Pour autant, prononcer la moindre critique à l'égard de la ville restait impossible. Comme si mettre à jour les problèmes pouvait les aggraver, comme si révéler les lieux pouvait s'avérer irréversible, on se cachait derrière une fuite : on essayait d'oublier la réalité en la masquant derrière nos certitudes et nos droits à la subjectivité. C'est dans ce contexte que s'est installé pour moi le projet Saint-Dizier 2020. Comment imaginer que cette nouvelle promesse puisse réussir à susciter l'enthousiasme des habitants et à revitaliser le tissu économique et social de la cité ? Il faudrait pouvoir voir au delà du masque, soulever l'écorce de fierté et de

peur pour révéler l'essence de l'habiter bragard, et voir apparaître ses forces et sa beauté.

Prenant la suite des ouvrages «Bragard City» et «Ecrire la ville, Saint-Dizier» précédemment parus aux éditions Châtelet-Voltaire, notre exploration cherche à ouvrir l'habiter bragard au sein de l'habitat « Saint-Dizier » - un déploiement des rapports qu'entretiennent le vivant et le lieu, le singulier en métamorphose et le figé qui l'accueille. La question qui anime notre récit est simple : quel projet de vie est en jeu dans le projet de ville Saint-Dizier 2020 ? Avec une série d'outils philosophiques en poche et un regard affûté par la pratique de l'architecture, l'écriture a tenté de dénicher, sous le projet dessiné par l'agence de Carme Pinós, les potentialités de régénération de l'habiter et du tissu économique et social en puissance dans les intentions urbaines, architecturales et paysagères proposées.

Alors peut-être les écrits contiennent-ils toujours une part de mystère et d'impossible, une brume complexe qui résiste à toute résolution trop rapide. Peut-être ouvrent-ils un lieu qui ne se déploie qu'au fil d'une lecture toujours singulière et solitaire, un chemin en mutation

mutation constante que l'on ne parcourt jamais qu'avec soi-même. Et l'auteur, certes, se doit tout entier à son lecteur. Mais la pensée et la connaissance ne sont-elles pas aussi ce tissu d'insondables intuitions, de préjugés, de non-dits et de sous-entendus qui ensemble forment la richesse de l'écriture ?

L'inhabitable capital

Il faut bien le reconnaître : les travaux sobres et bien-pensants développés par la ville depuis quinze ans ont amélioré de façon spectaculaire le cadre de vie des Bragards. Depuis l'intelligent désenclavement du Vert-Bois d'avec le centre ancien, les interventions urbaines se sont multipliées à une vitesse impressionnante. Chacun à son échelle, les multiples projets qui se sont succédés depuis lors ont tenté de tisser des liens entre les quartiers anciens et les nouveaux, entre les bâtisses historiques et les tours modernistes de la ville nouvelle, et, parfois, entre ville et nature.

Travaillant à embellir le centre ancien, détruire les frontières avec la ville neuve ou rendre la voiture moins présente par le développement de zones piétonnes, semi-piétonnes ou par le renforcement des places publiques, il semble que la discipline *urbanisme* ait travaillé corps et âme pour rendre à

Saint-Dizier l'attractivité esthétique et touristique qu'elle avait pu perdre au fil des années. De la même façon, l'*architecture* elle aussi a contribué à l'enrichissement et la diversification de la ville, par la construction notamment de quelques perles : on pensera ainsi à la piscine conçue par les architectes nancéiens BMT, aux très sensibles Toits Rouges d'Iwona Buczkowska et au plus récent complexe scolaire, superbe et intelligent, de Benoît Crépet. Hélas ces interventions n'ont pas su endiguer les principaux problèmes pour lesquels elles ont été convoquées : le déclin de la population et la crise économique et identitaire qui touchent fortement la région ; elles n'ont pour l'instant pas permis, et ne permettront pas plus à l'avenir, de rendre à la ville son dynamisme et son attractivité, son intérêt et son charme, offrant au lieu de cela la seule *apparence du nouveau* : l'esthétique d'une métamorphose sans aucune régénération du tissu éthique. Ainsi, tandis que nombre d'anciennes bâtisses du centre ancien sont aujourd'hui laissées à l'abandon, les magasins de proximité se vident et finissent par disparaître. Ceux qui permettaient encore une certaine qualité dans la simplicité quotidienne, une vie de quartier et un

rapport humain aux marchandises, ceux-là s'effacent pour laisser place à des chaînes impersonnelles et génériques. Se développent en périphérie des géants désincarnés, champions du retour sur investissement et des promotions chocs, mais qui ne participent ni à l'urbanité, ni à l'humanité du monde qu'ils contribuent pourtant à construire. De la même façon que l'augmentation du pouvoir d'achat n'a jamais été synonyme de l'augmentation de la qualité de vie, l'économie capitaliste n'a jamais été maîtresse d'un monde sain et sensé, raisonné et raisonnable – et si l'implantation de ces centres a notablement dynamisé l'économie de la ville, ce n'est pas pour autant à l'amélioration du cadre de vie bragard que l'on assiste, bien au contraire.

À Saint-Dizier, le Chêne Saint-Amand incarne parfaitement ces *villes génériques*, *villes franchisées* et autres *non-lieux* tant décrits par les théoriciens contemporains. Quelle est cette urbanité nouvelle que nous cautionnons dès que nous partons acheter notre quotidien dans ces centres génériques ? Par la multiplication des hangars qui s'y installent, ces temples précaires de la consommation, c'est la ville

et son rapport au corps qui plient sous le poids du capitalisme sauvage, le monde du citoyen-piéton qui laisse place à la ville des citadins-motorisés. À tel point qu'il est aujourd'hui devenu difficile de trouver la moindre épicerie dans tout le centre ancien de Saint-Dizier. À la place, les parcs d'attractions *Cora*, *Leclerc* et *Intermarché* fleurissent en périphérie, au royaume de la voiture, du spectaculaire et de la surdimension.

Ce monde désertique est celui de la disparition de l'humain derrière la machine et la marchandise, la numérisation et la standardisation des besoins et des personnes. Et cette affirmation ne concerne pas seulement la zone commerciale du Chêne Saint-Amand, mais plus globalement, toutes les *zones* qui se développent en périphérie : zones pavillonnaires, zones industrielles, secteurs d'activités, pôles d'activité de référence, zones stratégique de développement, parc énergétique, pôles d'activité tertiaire... Les termes techniques n'en finissent plus pour donner de la crédibilité à des délimitations arbitraires, déconnectées du territoire sur lesquelles elles s'installent. Ayant pour seul but le développement

économique et la rentabilité, ce sont les *laissés-pour-compte* de notre civilisation – des rebus dont on ne sait que faire. Les centrales nucléaires et leurs sites d'enfouissement, les stations d'épuration, les décharges et les carrières, les autoroutes et les aéroports : toute une série d'installations dont chacun bénéficie, mais que personne ne veut avoir devant chez lui ; la production paradoxale d'un monde plébiscité par tous mais dont personne ne veut. Ce patrimoine étrange, nous contribuons à le développer chaque fois que nous utilisons l'un de ces services. Mais qu'est-ce qui fera « histoire » parmi ces indésirables si caractéristiques de notre époque ? Que sera le Chêne Saint-Amand dans cinquante ans ? Quelle est cette ville que nous laissons à nos enfants ? Il semble que le patrimoine déjà-là nous a fait oublier que nous construisons aussi chaque jour le cadre bâti des générations à venir.

Il faut faire l'expérience de parcourir à pied n'importe laquelle de ces zones périphériques pour en ressentir le caractère inhospitalier, les traverser pour sentir leur inhabitalité structurelle. Comment expliquer qu'elles constituent malgré tout les secteurs en

principal développement de la sous-préfecture haut-marnaise ? La zone commerciale du Chêne Saint-Amand, les zones d'activités de Trois-Fontaines, ou encore les zones pavillonnaires qui fleurissent dans les villes satellites de Saint-Dizier : est-ce là la ville que les Bragards désirent pour demain ? Ces alignements de propriétés privées refermées sur elles-mêmes, « là où les petits propriétaires bragards tentent d'opposer des murs de parpaings à la crise des subprimes, de se garantir de l'effondrement de l'euro, à l'abri derrière leurs haies de thuya »², est-ce là un modèle de ville *habitable*, c'est-à-dire dans lequel nous existons véritablement en tant que personne, avec nos singularités et notre corps, notre besoin irrépissible de convivialité, de rencontre, d'ouverture ?

Où faire jouer les enfants ? Où promener son chien ? Où se donner rendez-vous ? Quelles possibilités d'accessibilité pour les personnes âgées dans ces espaces ? Et sans voiture, de quelle capacité le Bragard fait-il preuve dans ces espaces ? Voilà ce qui est concrètement en jeu lorsque l'on parle de l'inhabitabilité et de l'inconvivialité de l'urbain en

² Pierre Rival, *Bragard City*, Editions Chatelet-Voltaire, 2012, p.50

terre haut-marnaise. S'il est rendu impossible aux enfants de jouer dans la zone industrielle de Trois-Fontaines, et aux non-motorisés de faire leurs courses dans la zone économique du Chêne Saint-Amand, ce n'est pas simplement à cause de la dissociation des activités engendrées par ces zones mono-fonctionnelles. Plus fondamentalement, ces surfaces sont les résultantes de la pure logique capitaliste, oublieuse du rapport phénoménologique nécessaire entre l'homme et son monde. Le système qu'elles impriment sur le territoire totalise l'humain et l'extra-humain comme une somme de potentialités de développement économique, dans une logique impropre à héberger l'habitat de l'homme.

On l'aura compris, il n'est pas uniquement question de laideur, c'est-à-dire que ce n'est pas en premier lieu l'esthétique de ces secteurs en développement qui nous préoccupe. La ville n'est pas qu'une esthétique, mais avant tout un tissu d'éthique et de politique, une société sédimentée d'histoire(s) sur laquelle viennent se confronter les singularités humaines et leurs fluctuations. C'est dans toute cette épaisseur complexe que dialogue l'habiter et l'habitude, le

symbolique et l'imaginaire. Et c'est justement cette épaisseur toute entière qu'aspirent le capitalisme sauvage et la culture de l'égoïsme lorsqu'ils se déploient au travers de ces zones industrielles, pavillonnaires, commerciales. Quelle direction suivre alors pour redonner à la ville un dynamisme humain, une attractivité enthousiaste et sincère, une qualité de vie passant par le bien-être et non par le paraître ? Le projet pour Saint-Dizier 2020 contribue-t-il à lutter contre ces phénomènes qui dépossèdent les Bragards de leur capacité à habiter leur ville en autonomie ? Désormais la question de la ville, comme celle du construire dans son ensemble, nous concerne tous. Elle ne peut plus, elle ne doit plus être l'exclusivité d'une profession experte, et c'est la responsabilité du construire toute entière qui doit retourner dans la société et sa diversité riche de sens. La ville nous concerne tous en ce qu'elle est faite par chacun d'entre nous, et en retour en ce qu'elle est le vecteur d'une économie, d'une sociologie et d'une ontologie, bref, d'un récit à la fois pragmatique et mythologique qui dépasse *l'en-commun* pour concerner *le chacun* dans ce qu'il a de propre. Mais une fois les petits magasins remplacés par de grandes chaînes, c'est toute la ville

qui se retrouve à consommer pour des capitaux internationaux désincarnés et invisibles, dans des lieux standardisés. Puissants systèmes de mise en incapacité, ces capitaux remplacent l'investissement responsable par la posture désintéressée du travailleur étranger à son activité. Saint-Dizier toute entière se retrouve aux prises avec des fluctuations économiques globalisées extrêmement instables, et c'est dépossédée de toute capacité autonome, de toute résilience face à ces fluctuations que la ville éprouve bien des difficultés à offrir à ses citoyens des outils pour faire face à la crise économique.

Le même constat est porté par les habitants. Le tissu social bragard est dépendant d'une échelle structurelle hors d'atteinte, comme dépossédé de ses moyens et de ses fins. C'est un constat de mise en incapacité pour l'homme et pour la ville elle-même, qui, semble-t-il, provient directement de l'établissement et du soutien porté par la mairie et les habitants à ces zones mortifères. Un curieux manège où chacun travaille à sa propre dépossession, au démantèlement de chacune de ses capacités, sans même s'en rendre compte. Nous rejoignons sur

ce sujet la thèse d'Alberto Magnaghi, qui soutient l'idée d'un développement non plus « durable » mais « auto-soutenable » pour la ville. Il y a là l'idée d'autonomie, et sous-tendue aussi, celle de localité. Il y a là l'intention de défendre un développement durable auto-efficace, intelligemment auto-évolutif, résilient, et non simplement produit et reproduit comme le sont nos réfrigérateurs et nos téléphones. Cette double proposition de travail sur les questions d'autonomie et de localité est une condition que l'on peut aussi formuler pour l'homme, et on se questionnera tout autant sur la responsabilité que peuvent revêtir les urbanités dans la lutte contre la misère et l'oubli. Quelle tâche morale pour les espaces urbains, si ce n'est celle de renforcer la capacité autonome des plus démunis face aux difficultés à venir ? À nouveau, nul besoin de revenir sur le fait que ce ne sont pas les *zones, secteurs et pôles* sus-décrits qui permettront de transformer la misère en pauvreté digne, l'oubli en convivialité, et la démission de l'être en décence ordinaire.

Vers un art de faire ville

Les théories traditionnelles du développement, fondées sur une croissance économique illimitée, ont conçu et utilisé le territoire en termes de plus en plus réducteurs : le producteur/consommateur a remplacé l'habitant, le site s'est substitué au lieu, la région économique à la région historique et à la bio-région.

Alberto Magnaghi

Ainsi assistons-nous depuis quelques dizaines d'années à une urbanisation qui ne fait plus ville, à tel point que l'idéal de la cité est en danger. Véritable entreprise contre-productive, ce que nous appelons encore *ville* ne semble pas être à même d'affronter les bouleversements écologiques, économiques, démographiques et politiques qui se présentent à nous comme incontournables. La métamorphose à l'œuvre requiert une réactualisation, et celle-ci ne peut que passer par une recherche des figures rendues obsolètes par les bouleversements en cours. Et si il fallait tendre vers une urbanisation alternative – ou même, plus encore, *des alternatives à l'urbanisation* ?

L'urbanisme, science moderne inventée par Ildefons Cedà i Sunyer (1815-1876), est apparue au milieu du XIX^e siècle, lorsque son développeur travaillait sur le plan de la Barcelone nouvelle d'alors. C'est, pour reprendre les écrits de Jean Paul Dollé, « la technique de l'ère de la dévastation de la terre » qui « transforme les mortels en animaux technicisés, privés du pouvoir d'habiter ».³ Comment alors construire autre chose que l'urbanisme industriel que nous connaissons ? Comment penser une altérité qui soit à même d'organiser les retrouvailles avec notre art d'habiter ? Il nous faut inventer un art de faire ville, capable de refuser les *homotopies*⁴ partout reproduites, - simulacres de l'esthétique-décor. Un art de faire ville qui prendrait en responsabilité de re-politiser la ville, d'apporter une nouvelle cohérence éthique-esthétique à même de promouvoir les savoir-faire en perte, à même de penser le local à travers une éthique trans-locale plus cohérente. Ce sont ces caractéristiques que nous cherchons à lire dans le projet de l'agence Carme Pinós – ce sont elles qui nous semblent former une posture éthique à même de valider ou d'invalider les propositions formelles présentées.

3 Jean Paul Dollé, *L'inhabitable Capital*, Lignes, Paris, 2010, p.69

4 Nous proposons ce néologisme pour décrire l'ensemble de ces *lieux équivalents* dont il peut être fait quotidiennement l'expérience aujourd'hui. *Homo-topos*, soit littéralement *lieu du même / même lieu* : lieu de l'identique autant que lieu identique à d'autres et identique à lui-même.

Ces critères rejoignent évidemment des thématiques classiques de la société des experts. Ainsi s'agit-il par exemple de retrouver l'idée d'une ville plus dense et plus hybride en termes de fonction du bâti – des nécessités bien connues des services de la ville. Mais, plus singulièrement, il nous apparaît aussi important de retrouver un rapport a-technologique au corps et à l'individu dans ses composantes biologiques, sa singularité et ses capacités propres : c'est même fondamental si nous désirons tendre vers une convivialité en actes et en espaces. Dans cet esprit, il nous faut réinventer l'art de faire la ville si nous voulons pouvoir continuer à habiter un monde qui laisse place à l'humain, si nous voulons accompagner la décence ordinaire face au spectaculaire et à la virtualité. Ainsi peut-être trouvera-t-on à nouveau le moyen de construire par la rencontre des structures spatiales régénératrices et hospitalières.

Dans ce contexte, si le projet présenté par l'agence catalane pour l'avenir du territoire bragard reste un projet d'urbanisme au sens classique du terme, il nous faut toutefois noter ses caractéristiques pluridisciplinaires et sa capacité de reliance entre

les échelles, les vivants et les milieux. Plan urbain sérieux, aussi sensible sur le plan paysager que pointu en termes architecturaux, il répond avec audace aux demandes sociales de la cité par une vision contextuelle, toujours remise en question et réactualisée avec son environnement proche : il y a là une proposition d'une telle complexité que l'on est bien en peine aujourd'hui de ranger l'équipe dans la simple catégorie *agence d'architecture*. La maturité du dessin et de l'esthétique mise en place par l'agence depuis bientôt trente ans⁵ est aujourd'hui maîtrisée à l'échelle urbaine avec brio – et c'est avec surprise, quand on connaît l'histoire de cette esthétique, que l'on constate avec quelle simplicité elle s'insère et dialogue dans le tissu haut-marnais existant. De cette maturité pluridisciplinaire nous voyons émerger dès les premières images un soin particulier apporté à l'entrelacement : tissage des échelles de compréhension et de conception autant qu'imbrication des milieux humains et non humains ; le contexte est compris

5 J'ai particulièrement en tête à ce sujet la glorieuse époque de collaboration de Carme Pinós avec Enric Miralles, qui vit naître cette sensibilité singulière et fit connaître les deux architectes à travers le monde.

dans sa complexité spatiale, historique et naturelle et non uniquement dans sa morphologie ou son esthétique. Peut-être la configuration de l'espace peut-elle être perçue comme la reconfiguration d'une existence, la ré-invention de ce qui est propre plus qu'une création *ad hoc* ? De la même façon qu'Alain Gauthier notait que « parler, ce n'est pas occuper un espace, c'est en accentuer les gouffres »⁶, le projet de Saint-Dizier 2020 n'est pas tant une tension en lui-même qu'une mise en abîme nouvelle des déjà-là naturels et humains - et c'est en cela qu'il semble constituer une régénération respectueuse et sensible de l'existant.

⁶Alain Gauthier, *Charmer le banal*, Sens et Tonka, Paris, 2001, p.16



La serre culturelle.

Sur l'habiter

De tous nos départements, la Haute-Marne est celui qui se vide le plus chaque année. Vieillesse de la population, chômage, désertification de la campagne, enclavement. Ce fut jadis une contrée opulente et industrielle – voilà un mot qu'on n'emploie plus guère.

Jean Paul Kauffman

Face au constat du déclin, la mairie travaille, sous l'impulsion du député-maire Cornut-Gentille, à rendre à Saint-Dizier une attractivité esthétique qu'elle espère à même de générer une attractivité économique. Comme si le paraître pouvait à lui seul avoir un pouvoir sur l'être, on comprend l'urbanisme comme une carte de visite et le dessin de la cité comme une activité purement plastique. C'est dans ce contexte que s'inscrit très explicitement le projet – à juste titre « très graphique » - de l'agence catalane. Mais même si, selon les mots du maire, « il s'agit simplement de poursuivre et d'amplifier le travail déjà réalisé pour insuffler le dynamisme nécessaire

au développement et à l'attractivité commerciale, économique et touristique de Saint-Dizier »⁷, on est en droit d'attendre que le projet, pharaonique pour une ville de cette taille, réponde aussi en termes de qualité de vie, de quotidienneté à vivre, d'une ville à habiter. Quelle portée alors pour l'habitation au-delà du commercial, de l'économique et du touristique ?

Habiter n'est pas vivre, mais exister. C'est une subtile rencontre, à renouveler toujours, entre l'habitus - le connu, l'habituel, l'habitude, le familier, le quotidien – et, d'autre part, ce qui fait moment d'existence, cette surprise d'être, une ouverture vers l'inconnu, la surprise, l'événement, la découverte, l'étonnement. Il n'y a d'existence véritable que dans le dialogue incessant de cette dialogique ; habiter, c'est laisser ouverte la possibilité pour les choses et les êtres d'advenir tout en conservant une part de soi, c'est ne pas succomber au danger de l'enfermement tout en ménageant des espaces de calme et d'assurance. L'ordinaire, le quotidien, le commun, le banal, l'habitude, la simplicité... Comment parler de ce qui

⁷ *Saint-Dizier 2020, « un centre nouveau pour un nouveau territoire »,* plaquette de promotion du projet, mars 2013

fait nos vies au jour le jour, de ce que sont nos vies dans l'infime ? Le questionnement sur l'habiter est une réflexion théorique complexe portée aujourd'hui autant par les géographes que les philosophes ou les sociologues. Et elle vient nourrir directement notre étude sur le projet de l'agence Carme Pinós : la projection spatiale proposée semble-t-elle à même d'héberger ce dialogue subtil entre quotidienneté et renouveau, entre habitude et surprise ?

Sur cette question, le projet *Saint-Dizier 2020* nous semble être une opportunité de renouveau pour la ville ; une forte potentialité de rencontre entre l'étranger et l'altérité d'une part, et le territoire, le rassurant et le connu d'autre part. D'un point de vue esthétique (absolument caractéristique de toute une partie de l'école catalane contemporaine) comme d'un point de vue fonctionnel et typologique (les places, dans leurs tailles et leur fonctionnement), d'un point de vue matériel comme conceptuel, le projet franco-catalan est une extériorité qui vient se nicher dans les porosités du tissu bragard que nous connaissons. Et peut-être cet *autre* saura-t-il stimuler l'habitant qui souhaiterait y échapper à

l'enfermement moral et physique, au repli sur soi. Car il y a bien le danger d'une démission de l'être ou d'une mise en incapacité à exister, lorsque l'équilibre entre ouverture et repli est brisé. Nous ne pouvons faire abstraction du lien qui unit Terre, territoire et pensée, et l'homme ne se construit qu'en rapport avec une position géographique, culturelle et territoriale précise. C'est peut-être aussi ce qu'invite à penser Alain Gauthier lorsqu'il affirme qu'à l'heure où « les capitaux, les analyses, les informations, les populations circulent sans trouver refuge en une place déterminée, il devient illusoire de penser que l'individu lui-même préserve son indépendance. Lui aussi subit ce vaste mouvement de déterritorialisation qui agite la planète. Il se trouve délesté de sa force, de ses convictions, de ses impressions. »⁸

⁸ Alain Gauthier, *Le virtuel au quotidien*, Circé, Paris, 2002, p.54

À propos d'espaces partagés

La mesure dans laquelle notre monde est devenu inhabitable est une conséquence manifeste de la destruction des communaux.

Ivan Illich

Les *communaux*, véritables figures de reliance autant qu'espaces partagés, sont la pièce majeure du projet développé, et il faut saluer leur dessin, l'importance qui leur est accordée et leur positionnement tout à fait stratégique dans la cité bragarde. Respectant le déjà-là naturel et humain, ces communs s'étirent et se transforment au fil du parcours qu'ils tissent entre les figures urbaines et leurs époques, au fil de la rencontre qu'ils permettent entre les cours d'eaux et les quartiers. Ils seront tout à fait salutaires aux Bragards en ce que la convivialité, tout autant que la rencontre, ne peut se faire qu'incarnée, et dans les communaux. C'est là notre conviction profonde : il ne pourra être aucune alternative à celle de la

convivialité si la ville veut un jour clore le chantier majeur qui lui incombe, celui du désenclavement physique, social et symbolique du Vert-Bois. Et ainsi miser sur les communaux, c'est tabler sur une idée de ville nouvelle, détachée en premier lieu de l'idée industrielle de productivité. Comme a pu le souligner Silvia Grünig Iribarren, « les communaux, c'est l'inverse des espaces productifs, rentables, économiques. Et il n'y aura, il ne pourra pas exister de recettes, de formule. »⁹ Pour autant, dire que le projet de Carme Pinós fait part belle aux communaux ne signifie pas que le projet ne prend pas en compte les aspects économiques. De la « serre culturelle » aux diverses installations pensées ici et là (bars, restaurants, etc.), le projet, au contraire, se propose bien de prendre en charge et d'accueillir en son sein une multitude d'activités stables. Mais celles-ci sont considérées comme les éléments autonomes d'un tissu citoyen, et non comme les casiers rangés d'un centre commercial. De la même façon, la rue et la place publique y sont traitées comme des

⁹ Silvia Grünig Iribarren, soutenance de thèse, *Ivan Illich (1926-2002) : La ville conviviale*, sous la direction de Thierry Paquot, le 26 avril 2013, IUP Paris.

espaces politiques dans lesquels viennent s'insérer les fonctions économiques, et non comme un espace économique dans lequel le politique pourrait encore advenir. Quel espace partagé alors est en acte dans le plan proposé par *Saint-Dizier 2020* ? Quel partage permet-il, et entre quels acteurs ?

Ce qui se partage, c'est ce qui ne se possède pas. Et l'espace partagé, de la même manière, est celui qui n'est le lieu d'aucune possession. Marc Barani notait avec amusement que « l'espace public dans le Nord, c'est l'espace qui n'appartient à personne. Dans le Sud, c'est celui qui appartient à tous. »¹⁰ Qu'il s'agisse d'une formule ou l'autre, il faut reconnaître à *Saint-Dizier 2020* cette capacité à dessiner pour la cité un espace partagé à même d'accueillir à la fois l'identité et l'ipséité, c'est-à-dire simultanément l'en-commun et les singularités.

À quand un label HQE - *haute qualité existentielle* – pour les réalisations exemplaires en terme de reliance ? Le projet, comme toute éthique, comme

¹⁰ Intervention lors de la présentation du LabCity par Rem Koolhaas et Clément Blanchet, Pavillon de l'Arsenal, 2012.

tout acte éthique, travaille à relier. Il est reliance entre des hétérogénéités, il constitue une figure permettant d'articuler les différences autour d'un en-commun, d'un espace politique. Et quel besoin de reconnexion à Saint-Dizier ! C'est que la terre bragarde, installée aux frontières de cultures subtiles mais réelles, s'est bâtie dans un cadre de vie varié, riche d'époques et d'influences. Un mélange hétérogène qui offre aujourd'hui à la ville une singularité reconnaissable. Des *voyottes* et *colombages* jusqu'aux tours rationalistes de la ville nouvelle ou au développement récent et soudain d'une multitude de petites réalisations modernistes, la ville jongle entre spécificités locales et reproduction de standards internationaux. Les époques s'entrecroisent et le résultat plutôt étrange qui en découle finit par créer lui-même une unité cohérente : une unité par l'hétérogénéité. C'est ce que notent aussi Henri-Pierre Jeudy et Maria Claudia Galera dans *Ecrire la ville, Saint-Dizier* : « est-ce le secret de cette ville d'offrir au regard une constellation de points de vue ? (...) tel serait le singulier paradoxe : la cohésion urbaine viendrait de son hétérogénéité. »¹¹

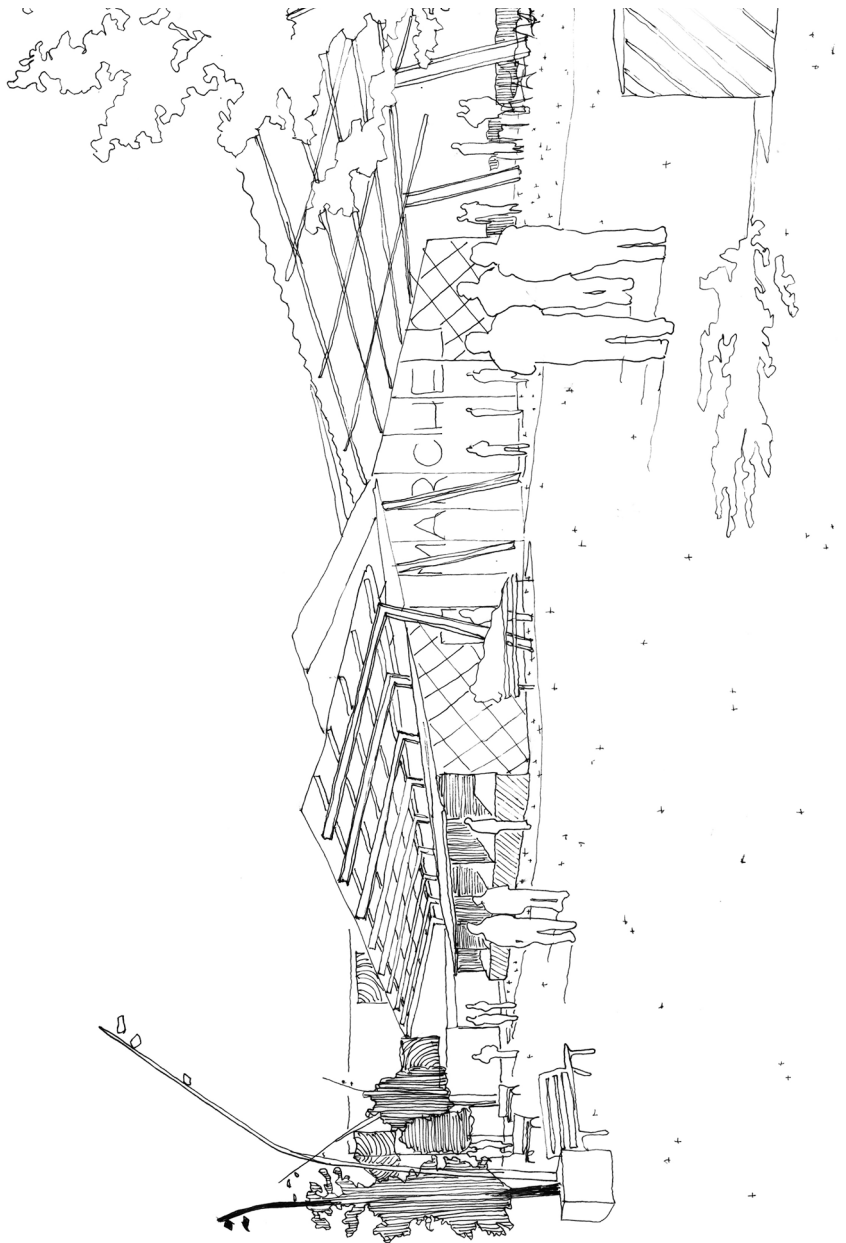
11 Henri-Pierre Jeudy, Maria Claudia Galera, *Ecrire la ville, Saint-Dizier*, Chatelet Voltaire, 2011, p.36.

C'est du lien entre ces époques, ces styles et ces sociétés historiques qu'est en charge le projet *Saint-Dizier 2020*. Autour d'un nouvel axe encore différent, il devra chercher à permettre une nouvelle centralité, contemporaine et cohérente, à même de relier, de l'échelle humaine à l'échelle régionale. Car d'un point de vue territorial aussi, Saint-Dizier s'affirme comme terre de rencontre. À la limite entre trois départements, la ville est au croisement de cultures franches et discrètes à la fois. Là où l'étranger ne saurait apprécier les subtilités du paysage humain, l'œil bragard avisé saura reconnaître les vingt kilomètres parcourus en direction de Troyes, ou au contraire poursuivis en direction de Verdun. Les cultures bâties de la Meuse, de l'Aube et de la Marne, à première vue semblables, révèlent aux locaux leurs spécificités, leur âme, et c'est toute la complexité de l'histoire qui ressurgit dans ces détails, ici et là reconnus, aux travers des territoires bâtis. C'est dans tout ce contexte, et à travers lui uniquement, qu'il peut aujourd'hui être fait état de Saint-Dizier. Car la ville elle-même a perdu la plupart de ses limites avec son territoire connexe. Où se situe la limite entre Bettancourt-la-Ferrée et Saint-Dizier ? Entre

Ancerville et Saint-Dizier ? Qui s'intéresse encore à la délimitation entre Chancenay et Saint-Dizier ? Il n'y a plus de raisons aujourd'hui de parler de la ville sans ses satellites, de parler de la ville seule - et donc, argumenterait-on, de *ville* tout court. Et tout comme on militerait aujourd'hui pour rebaptiser la Haute-Marne en Champagne méridionale, pourquoi ne pas renommer Saint-Dizier et ses alentours en *bassin bragard*, ou *Bio-région bragarde* ?

Peut-être le développement de la communauté de communes « Saint-Dizier, Der et Blaise » va-t-il dans ce sens. Comptant aujourd'hui 39 communes réparties sur les départements de la Marne et de la Haute-Marne pour un peu plus de 45 000 habitants, on raconte même que la communauté serait en passe de s'agrandir encore. Mais on rêverait de quelque chose, qui, plus subtilement, réussisse un travail de nomination et de législation plus radical pour parler et travailler au plus près de la réalité vécue. Car si en apparence le développement de cette entraide économique semble concourir à un *par-delà la ville*, on pourrait aussi lire la manipulation législative « communauté de communes » non comme un

effacement de la ville de Saint-Dizier dans un contexte plus large, mais comme une stratégie intéressée de la ville pour, justement, renforcer son influence, développer ses puissances d'action, attirer des fonds et subventions, bref donc pour réaffirmer plus encore sa force en tant que ville au sens classique du terme. De la même façon que nous avons essayé précédemment d'illustrer l'obsolescence de la discipline « urbanisme », il faudrait pouvoir prendre le temps de montrer en quoi l'idée même de « ville », est, de la même façon, inadaptée à notre époque liquide, inefficace lorsqu'il s'agit de résister à l'instable et l'accélééré, incapable face aux métamorphoses macroscopiques et microscopiques.



La promenade du marché.

Vers des symbioses vivifiantes

Penser milieux habités, c'est penser équilibres entre cultures agricoles et urbaines, écosystèmes et anthropisation. Si dans une culture rurale, la ferme agricole européenne a constitué un mixte approprié aux conditions socioéconomiques de son époque, à l'ère urbaine se concrétisent d'autres dispositifs et d'autres paysages.

Chris Younès

Le monde humain a toujours été le fruit d'une rencontre, d'un dialogue entre nature et artifice. Ainsi donc des symbioses ville-nature : il en a toujours existé une multitude. La nouveauté de notre époque vient de la disproportion entre ces rapports, de l'absence d'équilibre entre l'irresponsable puissance humaine et la fragilité des écosystèmes naturels. Nous sommes les témoins du premier modèle d'hybridation si déséquilibré entre homme et nature - ou, disons plutôt, du premier déséquilibre avec trop d'artificiel et trop peu de naturel. Car l'Antiquité peut-être, pouvait faire le constat inverse et s'en plaindre : une nature

trop présente et incontrôlable rendait la survie de l'humanité difficile ; on travaillait alors à construire une humanité plus puissante, plus capable, entendre par là plus à même de faire face aux aléas naturels. Désormais la balance s'est inversée et il nous faut appeler à un retour à l'équilibre, à l'égalité entre les parties. Notre condition contemporaine n'est plus à proprement parler une symbiose, dès lors que l'une des deux parties, au delà même d'être une minorité écrasée, *meurt* littéralement de ce rapport de force (des espèces animales disparaissent par exemple chaque jour par la faute de cet état inégal entre humain et non humain). Nous pouvons, nous devons déployer les conditions de possibilité d'un dialogue nouveau entre humain et extra-humain, c'est à dire entre l'humanité et ce qui l'accueille : la Terre autant que la faune, la flore, les éléments, et l'équilibre entre tous ces éléments. C'est une voie nécessaire et riche en potentialités pour les territoires, et qui leur permettra de retrouver un dynamisme économique sain, une capacité de résistance et de récupération face aux perturbations macro-économiques et écologiques.

Sur le rapport à la Nature, que propose ce nouveau plan de ville ? L'idée de développer l'eau à Saint-

Dizier tout d'abord est cohérente d'un point de vue historique : après tout, rappelons-nous qu'après avoir servi de fortifications pour la citadelle et rempli donc un rôle défensif pour la cité, l'eau a joué un rôle économique et social sans précédent, et une grande part du quartier de La Noue vivait, au siècle dernier, du commerce fluvial installé alors sur la Marne. « Mariniers, flotteurs et constructeurs de bateaux représentaient alors un dixième de la population bragarde et donnaient à la ville son originalité. (...) Le trafic sur la Marne était intense. Quarante à cinquante brelles quittaient annuellement les ports de Saint-Dizier et des environs. »¹² Ainsi l'agence dirigée par l'architecte Carme Pinós propose-t-elle très justement de sortir des limites proposées par le concours lancé par la mairie, et insiste sur la nécessité de travailler prioritairement sur la Marne et ses abords. De là, l'agence développe des spatialités inondables, soit donc un travail *avec* le risque et non plus *contre* lui, les abords de Marne gagnant en charme, en praticabilité et en multiplicité d'usages... L'audace et la cohérence ont séduit, tant et si bien que la ville commencera bientôt les travaux par cette tranche au

12 « *La navigation d'hier et d'aujourd'hui*, « Saint-Dizier », Ed. Ville de Saint-Dizier, 1995, p.129/130.

départ imprévue. Mais une différence notable entre hier et aujourd'hui résiste malgré tout à l'image et à la créativité : tandis que l'eau, hier, fournissait à la ville travail et richesse, et que c'est de cette façon que la ville en tirait une spécificité esthétique ou identitaire, les travaux d'aujourd'hui nous proposent une vision idéalisée, esthétique, touristique de l'eau comme paysage distant, pittoresque et romantique. Et c'est, comble de l'ironie, par la mise en valeur de cette vision esthétisante seule que l'on espère retrouver une attractivité économique.

On ne peut que regretter ainsi que, comme de nombreuses autres projections contemporaines sur la ville, le projet semble avoir tendance à considérer le citoyen comme un promeneur distrait, un badaud paresseux, à peine un touriste. L'imaginaire convoqué voudrait nous présenter des longues promenades où déambuler le dimanche après-midi, en famille, où promener son chien, prendre l'air avec une poussette, un rayon de soleil sur la joue, l'air jovial. La ville est incarnée par de petits bâtiments mignons et quelques voies piétonnes, saupoudrées ici et là d'un *green* parfaitement entretenu et de petits

arbres bien taillés, de banc propres et de poubelles de tri sélectifs aguichantes. L'extra-humain, sous les traits d'une nature généreuse, toujours verte, luxuriante et bienveillante, se décline, faune et flores confondus, comme les animaux domestiqués d'une humanité conquérante mais innocente, d'une société technologique aux rouages inoffensifs et toujours bien huilés. On étalerait des journées ressemblant à de longues tirades vides à remplir tant bien que mal de loisirs lascifs pour oublier l'ennui. Douce image qui tenterait de nous faire croire que le quotidien que nous connaissons, celui de la grisaille, de la pollution, des bouchons et de l'arthrite du genou, bref que ce quotidien peu réjouissant est condamné à disparaître grâce aux politiques, architectes, urbanistes et paysagistes, toute cette société des experts qui travaillerait nuit et jour pour notre bien-être. Mais pourquoi proposer, pour la ville, une vision qui ne soit qu'esthétique ? L'urbaniste s'est-il transformé en designer urbain ? Nous manquons aujourd'hui, avec ce projet tel qu'il est présenté, d'éléments nous permettant de comprendre sa validité économique directe, son impact effectif direct sur le travail, le chômage et l'activité bragarde,

haut-marnaise, champenoise (ce que n'ont pas manqué d'ailleurs de noter les Bragards dans le carnet de notes laissé dans l'espace d'exposition du projet). Le renouvellement urbain fera-t-il travailler des entreprises locales, ou sera-t-il une importation massive de matériaux, savoir-faire génériques et main d'œuvre mobile ? Sera-t-il l'occasion d'un nouveau rapport économique à l'eau et à la terre, ou ne proposera-t-il qu'un agrandissement surdimensionné des espaces de divertissements ?

Plus largement, il semble que la proposition évacue toute possibilité de rencontre entre agriculture et ville. Hormis la petite vingtaine de potagers réinstallés le long de la Marne, bienveillants quoique un peu anecdotiques, la nature n'est vue que comme paysage, comme image. On ne profite pas de l'appellation ville-nature pour repenser la dynamique économique et sociale en temps de crise. Pourquoi ne pas promouvoir à cette occasion une agroéconomie conviviale et à toutes échelles ? On sait pourtant l'agriculture vivrière salvatrice en terme de résilience pour le territoire et de capacité pour les plus démunis. Combien de réseaux se

développent actuellement pour favoriser les circuits-courts, promouvoir les relations directes entre producteurs et consommateurs, éduquer les citoyens à la culture agricole ? Les AMAP – Associations pour le Maintien d’une Agriculture Paysanne –, jardins partagés, réseaux et systèmes de liens directs producteurs consommateurs et autres circuits courts et associations de réinsertion par l’agriculture ne sont pas (que) les rêves bobos d’une minorité, elles constituent une réaction inventive à la crise économique et humaine qui frappe l’Europe.



Les chemins de la rivière.

Une cohérence nouvelle

Malgré les pratiques de concertation publique, le citoyen n'est-il pas privé d'imaginer ce que pourrait être l'avenir de sa ville ? Certes, il existe bon nombre d'associations de défense de quartier qui demeurent très actives et qui savent se faire entendre auprès des gestionnaires de l'urbain et des élus, mais le citoyen ne prend pas vraiment part au devenir de sa ville.

Henri-Pierre Jeudy

Autant qu'à la question du *quoi construire*, argumente Kenneth Frampton, il faut accorder de l'importance à la question du *comment construire*. Il note à ce propos qu'il existe « un moment à partir duquel un lieu et une production se rejoignent pour produire un caractère fondateur d'identité. »¹³ À l'opposé de l'hypothèse défendue par la mairie, c'est l'idée qu'il soit possible d'ouvrir vers un nouveau dynamisme économique, identitaire et territorial à partir du mode de construction - l'idée qu'il puisse exister

13 Kenneth Frampton, *L'Architecture moderne, une histoire critique*, Thames & Hudson, (1992) 2006 p.362-363.

autre chose à l'œuvre dans le vivant que le paraître et la représentation. Qu'est-ce qui fait encore « terroir » à Saint-Dizier, c'est-à-dire : quels sont les savoirs locaux, qui, au delà d'une esthétique, peuvent fournir un point de départ vers une construction circuit-court cohérente et dynamisante pour la ville ? Ces savoir-faire sont-ils liés à une quelconque esthétique locale ? Et, à l'inverse, l'esthétique locale (colombages, voyottes, etc.) trouve-t-elle encore un art de vivre, une manière d'habiter, un savoir-faire vivant, des entreprises actives pour être réalisées ? En d'autres termes, est-elle encore le reflet d'un dynamisme local, ou n'est-ce plus que le mythe patrimonial des savoir-faire d'hier ? Nous parlerons ainsi de cohérence éthique/esthétique pour souligner la nécessité de penser l'actualité des formes.

Prenons en exemple ce qu'on pourrait appeler *le paradoxe Parcellet*. Tandis que la magnifique demeure historique (XVI^e siècle) représente sur la place Emile-Maguet, tant la ville de Saint-Dizier que la Haute-Marne dans son ensemble, on constate rapidement une fois confronté à la question constructive en terre bragarde, que plus personne ne sait aujourd'hui bâtir

en colombage. Tout autant que Notre-Dame est le symbole de Paris et de la France entière alors que nous serions bien incapable aujourd'hui de bâtir pareille cathédrale, la maison Parcollet représente le terroir et la localité d'une région n'ayant aujourd'hui plus aucune capacité dans ce domaine. Il n'en a pas toujours été ainsi. Les fontes Art Nouveau par exemple ont été, en leur temps, une technique de fabrication contemporaine d'une esthétique représentative, c'est-à-dire d'un symbole – et le territoire haut-marnais en sait quelque chose ! La représentation de l'identité passait alors par la représentation des savoir-faire humains actuels et non par le mythe d'une grandeur passée, sur-esthétisée et muséifiée de surcroît. Peut-être est-ce à cela que l'on reconnaît une société qui sombre dans la patrimonialisation ? Plus le décalage entre ses symboles représentatifs et ses savoir-faire effectifs serait grand, et plus la communauté sombrerait dans son histoire, une histoire passée, sans retour sur sa contemporanéité, bref, sans vie...

Parler de cohérence entre éthique et esthétique, c'est envisager de rapprocher l'image et son sens, la représentation et ce qu'elle exprime, le significé

et le signifiant, bref, le fond et la forme pour vérifier leur effectivité, leur actualité respective. Ces questions apparaissent d'autant plus fondamentales dans une cité sur le déclin et une période de crise économique, sociale et identitaire. Dans une région à forte tendance nationaliste, il serait naïf et malvenu de penser pouvoir éviter la question de l'identité et du local, du terroir et du territoire lorsque l'on parle de ville. Bien au contraire, c'est en s'y confrontant directement et sans retenue qu'il sera possible de *faire ville*, d'éviter le communautarisme, et d'offrir une réponse forte, économiquement et socialement parlant. Car enfin on l'aura compris, ce sont bien les savoir-faire locaux, les entreprises champenoises et lorraines qui sont convoquées dans ces questionnements pragmatiques sur l'actualité de l'esthétique ! Quels savoir-faire locaux seront donc mis en œuvre par le projet de l'agence catalane ? S'agira-t-il à nouveau d'une dissociation entre des procédés de fabrication génériques d'une part, et une forme que l'on essayera de démontrer comme « contextuelle » ? Ou assistera-t-on, par le projet mis en œuvre, à une énergie régénératrice, à même de produire une cohérence nouvelle entre fond et forme,

savoir-faire et matérialité, territoire géographique et matériaux employés, etc. ?

Lorsqu'est abordée la question du financement du projet de Saint-Dizier 2020, la ville semble déployer tous les efforts rhétoriques possibles pour convaincre du non-investissement financier des citoyens dans la réalisation du projet – sorte de garantie que celui-ci ne leur coûtera pas un centime. On peut ainsi lire à ce sujet : « Les partenaires habituels de la Ville que sont l'Europe, l'État, la Région Champagne-Ardenne, le Conseil général de la Haute-Marne et le GIP Haute-Marne seront systématiquement sollicités comme par le passé. » Tout le monde y passera donc, tout le monde sauf les Bragards, à juste titre *bénéficiaires légitimes* du projet. Le lecteur comprendra suite à nos propos, que l'on regrette justement que les Bragards, leurs savoir-faire et leurs entreprises, humaines et économiques, n'aient pas été conviés au projet de développement de leur ville... Car la concertation publique suffit-elle à considérer le citoyen comme « investi » dans le projet de ville en discussion ? Les images proposées par l'agence sont aujourd'hui absentes de propositions fortes sur

ce sujet. Hormis quelques clins d'œil comme sur le patrimoine métallurgique, c'est toute la question du monde convoqué par la construction qui est évacuée. *Mais quel monde s'établit donc à la suite de cette fabrication ? Quelle société est produite par la mise en œuvre des matériaux dans la construction ?* Il n'est ici plus qu'une question de beauté et de fonctionnalité de l'espace, et au delà de l'antique débat architectural sur la dualité forme-fonction, il y a une véritable éthique à développer sur l'idée de responsabilité au monde social et ontologique de la construction.

Ouvrir ensemble

On nous accusera encore de rêver. Mais la ville est faite de rêves et nous risquons bien de laisser à nos descendants les squelettes urbains qui témoigneront de notre incapacité à rêver.

Chris Younès, Benoit Goetz

Terre d'hybridité comme la France a toujours su l'être, la ville bragarde est aujourd'hui devant le fait accompli : c'est une architecte étrangère qui a su le mieux analyser le terroir local, et composer un projet cohérent et porteur pour l'avenir de la ville. Douce ironie pour une ville plutôt europeano-sceptique, réticente face à la mondialisation et la délocalisation et connaissant à chaque élection toujours plus de votes nationalistes. Le projet saura-t-il convaincre ses bénéficiaires des vertus d'une collaboration intelligente entre pays européens ?

Nous avons tenté de comprendre ce que nous pouvions tirer comme enseignement du projet de l'Estudio Carme Pinós. Nous n'avons pas essayé d'y voir comment transformer la ville demain, mais comment agir aujourd'hui pour la métamorphoser dès à présent. Pour autant que l'argent dévalorise tout ce dont il n'est pas la mesure (Illich), on ne mesure pas non plus la qualité d'un projet à l'argent investi dans celui-ci, c'est-à-dire que les images et les chiffres ne sont pas suffisants lorsqu'il s'agit de penser la ville. La qualité d'un projet passe avant tout par la capacité qu'il démontre à accueillir l'homme en son sein, à fournir un équilibre et un dialogue nouveau entre humain et non humain, un échange durable et cohérent, qui puisse faire contrat social. Ce sont là des choses qu'on ne dessine pas, qu'on ne peut montrer sur une image, et c'est l'avenir seul qui nous dira si la proposition ici faite saura tenir ses promesses. Le projet est cohérent, contextuel, esthétiquement subtil et juste, à la fois affirmé dans sa contemporanéité et respectueux du déjà-là. C'est désormais aux politiques comme aux Bragards de transformer l'essai et de rendre cette opportunité urbaine effective du point de vue économique,

social, politique, éthique – ontologique, dirait-on même. Et finalement, pourquoi attendre ce projet pour changer les choses ? Parfois peut-être, parler d'avenir est un moyen de ne pas agir aujourd'hui. On parle, on écrit, pour ne pas avoir à agir. On pense la crise écologique comme imminente, on l'imagine pour demain sans réaliser qu'elle avait eu lieu hier. Et si nous étions les seuls acteurs du changement ?

L'architecte ne peut rien faire d'autre que construire, et c'est aux habitants d'une ville, ensuite, de réaliser le projet. Une place ne devient lieu politique que par la pratique de l'espace qui est instaurée par les citoyens, et non par le dessin ou la matière de celle-ci. De la même manière, l'imaginaire projeté ici n'est qu'une invitation au voyage, un billet d'embarquement pour une destination encore inconnue, pour un lieu qu'il reste à inventer et à faire advenir par la rencontre. Saint-Dizier 2020 est un imaginaire qui rêve d'un ailleurs, d'une volonté forte de rétablir l'équilibre entre artificiel et naturel, entre humain et non humain. C'est une proposition qu'il faut souligner et saluer pour sa justesse et sa cohérence à l'ère contemporaine et face aux problématiques de

déracinement et de virtualisation qui nous menacent. Il nous reste à agir pour que cette mise en œuvre transforme effectivement la morosité en renouveau, qu'elle sache régénérer le tissu économique et social du bassin bragard, qu'elle fasse revivre les savoir-faire qui ont donné vie à la région, renaître le dynamisme humain, l'enthousiasme, des habitants pour leur ville. Profitons de l'occasion pour construire nous-mêmes ce projet qui se présente, et commencer à reconstruire nous-mêmes notre urbanité perdue, notre art d'habiter le monde !

SOMMAIRE

Avant-propos.....	7
L'inhabitable capital.....	11
Vers un art de faire ville.....	21
Sur l'habiter.....	27
À propos d'espaces partagés.....	31
Vers des symbioses vivifiantes.....	39
Une cohérence nouvelle.....	47
Ouvrir ensemble.....	53

Livres parus aux éditions Châtelet-Voltaire

BAUDRY Patrick	Pourquoi des soins palliatifs ?
BIENNE Gisèle	Le blues du tram
CUILLERAI Marie	De l'argent, faisons table rase
GALERA Maria Claudia	Femmes du Vallage
GALERA M.C. & JEUDY H.-P.	Écrits du Vert-Bois
GAVARD-PERRET Jean Paul	Le paysage et sa limite
HARAUCOURT Edmond	Le musée de la double soif
JEUDY Henri-Pierre	Le temps de cuisson
JEUDY Henri-Pierre	Le Naïf, le Brut, le Primitif (Le petit Paris)
JEUDY Henri-Pierre	Street Art Collages de Philippe Hérard
JEUDY H.-P. & GALERA M. C. ...	Écrire la ville, Saint-Dizier
JEUDY H.-P. & GALERA M. C. ...	Éclusiers de Champagne-Ardenne
JOSSET Patrice	Guérisseur de l'Aube
LAMART Michel	Jouer au mariolle
LEROUX-DHUYS Jean-François ..	Clairvaux, le génie d'un lieu
LES MANDARIENS	Les pieds dans la vigne
LES MANDARIENS	Le Paradis sauvé (Le statuaire de Sommevoire)
LES MANDARIENS	Tiroir à poèmes
LES MANDARIENS	Cité du cristalanthropologie de Bayel

MÉLISON Gil Chroniques dès potron-minet
OGINO Masahiro Un Japonais en Haute-Marne
POURCHER Yves Les Tranchées de Capharnaüm
PRÉLI Georges L'inconnu au sablier
RIVAL Pierre Bragard City
ROLLOT Mathias Saint-Dizier 2020, projet de ville
STERN Annie Brody, contre l'oubli
TUGNY Emmanuel Pour un dressing

CURNIER Jean-Paul Philosophe à l'arc
JEUDY H.-P. & GALERA M. C. ... Imaginaire contemporain de la
Grande Guerre

**LES ÉDITIONS
CHÂTELET-VOLTAIRE**

20 rue Adélaïde de Simiane
52110 Cirey-sur-Blaise
chatelet.voltaire@gmail.com

conception graphique : Katy Couprie
maquettiste : Monique Jeudy

**Achévé d'imprimer
en France en mai 2014
sur les presses
de l'imprimerie XL Print & Mailing
à Saint-Étienne**

Distribution : Pollen

Dépôt légal : mai 2014
ISBN : 979-10-90198-26-5
Numéro d'impression : N°P0400821 A